

< SÉRIE QR >

N° 38

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La descente du singe, fictions, 2007

MON NOM
EST PERSONNE

Le Quartanier Éditeur
4418, rue Messier
Montréal (Québec) H2H 2H9
www.lequartanier.com

DAVID LEBLANC

MON NOM EST PERSONNE

fictions



LE QUARTANIER

Extrait de la publication

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt
pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l’aide financière
du gouvernement du Canada
par l’entremise du Fonds du livre du Canada
pour ses activités d’édition.

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

© David Leblanc et Le Quartanier, 2010

Dépôt légal, 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-923400-58-7

Dans la préface d'un livre, décrire quelque sujet, et ensuite, dire que l'auteur du livre a choisi un sujet complètement différent.

DANIIL HARMS

LE FAUX DÉPART

Une histoire hospitalière

Le pied se réveilla le premier. Puis une douleur dans le côté droit. Tandis que son réveil sonnait, dans la lumière pâle qui traversait ses rideaux usés, il se disait : « Encore neuf minutes... »

Il crut comprendre alors qu'il faisait naufrage et qu'il lui faudrait trouver un truc, un refuge, une voie d'évitement. Il s'imaginait parfois, avec cette absence de fantaisie qu'accusait chacun de ses rêves, designer petit-bourgeois branché dans la trentaine, blogueur vedette du *Zeitgeist* graphique (avec appartement sur Saint-Laurent en face du Laïka, abonnement au *Monocle*, apparence de vie surchargée nourrie par une panoplie d'applications iPhone). Ou bien il rêvait de repartir à zéro, d'abandonner ses études, de tout lâcher, de parcourir l'Europe ou l'Amérique du Sud en sac à dos. Mais ces plans d'évasion bohèmes atteignaient rarement le stade de projets.

Une question se serait imposée devant cette promesse d'une vie plus simple, d'un bonheur plus facile : Antoine

Redier, décédé à Paris le 50 décembre 1892*, pensait-il lui aussi faire fortune en inventant le réveille-matin ? La main s'abattit sur le bouton SNOOZE et donna neuf minutes de plus à l'interrogation pour s'évanouir entre les deux oreilles de celui qui ronflait encore.

Il ne devait pas être si difficile de s'arracher à cet état d'endormissement, même s'il fallait y appliquer toute sa pensée, ses croyances, son énergie. Il s'étira vivement dans son lit, fit réagir sa tête et craquer son cou, mit de l'éclat dans son regard, tendit les muscles de son visage, comme s'il s'apprêtait à raconter une férocité d'enfant commise sur un chat, mais il se retint. Sa décision était prise ; il irait systématiquement à l'encontre de son sentiment, saluerait Bianca avec entrain quand elle s'apprêterait à lui rendre visite, tolérerait gentiment la présence d'Annie dans sa chambre, puis il savourerait à longs traits, en dépit de sa souffrance et de son ennui, tout ce que Carl lui raconterait.

Il voulait d'abord se lever tranquillement, sans être obligé, s'habiller et surtout déjeuner. Il serait temps ensuite de réfléchir, car il comprenait bien qu'en restant couché, il ne parviendrait pas à trouver une explication rationnelle à sa situation.

« Et si je continuais de dormir un peu en oubliant toutes ces conneries ? » pensa-t-il, mais c'était impossible,

* « Un de nos constructeurs les plus distingués, M. Antoine Redier, est mort à Paris, le 50 décembre 1892. Né à Perpignan, le 25 décembre 1817, il était dans sa soixante-seizième année. » Nécrologie parue le 14 janvier 1893 dans la revue de vulgarisation scientifique *La Nature* (n° 1024).

tout à fait irréalisable, car ni travail ni études ne l'invitaient à rester coucher. Il avait les yeux et l'esprit ouverts comme les ailes d'un condor. Jamais de relations durables, ni même cordiales, avec personne. « On devient complètement stupide à se lever d'aussi bonne heure, pensa-t-il, mais l'intelligence ne mène pas le monde, si tant est qu'elle mène à quelque chose. Je réfléchis beaucoup trop. Stop. »

Il se laissa glisser dans sa position antérieure, les bras sous les couvertures, presque la tête aussi, au chaud dans l'oreiller qui s'enfonça, en route vers le pays des rêves, mais à l'envers, en retournant sur ses pas, consciemment.

Déjà, la veille, il avait paru avoir résolu de rester chez lui quand il avait enfilé sa robe de chambre, après le dernier repas du soir, et qu'il s'était assis à son bureau d'ordinateur pour, au choix :

- a) faire quelques mots croisés ;
 - b) reparcourir un vieux *Tintin* ;
 - c) lire un chapitre de roman policier ;
 - d) consulter en ligne les premières pages de la biographie scandaleuse d'un enfant-vedette devenu maître de cérémonie dans un bar de danseurs gai de Miami Beach appelé le Bad Daddy Boys Bar ;
 - e) chercher sur quelques sites non sportifs des photos sexy de la championne paralympique Chantal Petitclerc ;
 - f) ne rien faire du tout ;
- rituel après lequel il avait l'habitude d'aller se coucher.

Quand, par un temps mortifère qui incitait à rester chez soi, il était resté si longtemps chez lui qu'il ne pouvait plus sortir sans provoquer l'étonnement général, et quand, malgré tout, il s'est levé dans un brusque sentiment de malaise, qu'il est réapparu en tenue de ville, qu'il a déclaré être obligé de sortir et qu'après s'être laconiquement expliqué, il s'en est allé, comme il avait annoncé, et qu'il s'imaginait avoir laissé un minimum d'intrigue derrière lui, selon la rapidité avec laquelle il avait refermé la porte, il s'est retrouvé dans la rue avec des muscles qui répondaient vigoureusement à la liberté inespérée qu'il venait de leur procurer par une mobilité extérieure inhabituelle.

Quand il avait senti rassemblé dans cette seule décision tout le pouvoir dont il était capable, quand il avait reconnu, en accordant à cette constatation plus d'importance qu'à l'ordinaire, qu'il avait en lui le pouvoir, plus encore que le besoin, de provoquer et de supporter le changement le plus soudain, et qu'il courait tout au long des rues, il avait su, ce soir-là, qu'il était sorti de l'abîme psychologique, tandis que, sûr de lui, avec des contours bien assurés dans la nuit, en se frappant à grands coups de poing sur les cuisses, il accédait à sa forme véritable.

Et, quand toutes ces conditions étaient rassemblées, il avait l'impression de filer entre les gratte-ciel comme un gracieux condor au creux des gorges du Grand Canyon. Cette impression s'accroissait encore à cette heure tar-

dive, alors qu'il rendait visite à une vieille amie pour « prendre de ses nouvelles ».

Carl s'était réveillé un mardi matin à sept heures moins vingt-huit tapantes. Il se sentait bien. Du moins le croyait-il. La maisonnée, tranquillement, s'animait autour de lui. Bientôt sa petite sœur Marianne viendrait lui poser quelques questions selon son habitude. Le père déjeunait déjà sans eux. La mère était enfermée dans la salle de bains. C'était une femme froide, au visage miné de guerre intime, qui passait des heures devant le miroir à se raconter à voix basse, les yeux pleins de résignation, des histoires monstrueusement réalistes.

Puisque la société n'est pas une grande famille, il faut bien que les enfants apprennent à l'extérieur de leur famille comment s'y comporter. On eût dit que Carl s'était laissé tromper tant que la duperie avait été paisible et monotone, l'encourageant même à son insu, ou peut-être par lâcheté, car tout le monde est lâche et a une propension naturelle pour la trahison, du fait de son apparente douceur. C'est pourquoi il est de meilleur conseil de tout accepter, de se comporter comme une masse inerte, même si l'on se sent comme emporté par le vent, de ne se laisser entraîner dans aucun détour inutile, de regarder les autres avec des yeux de poisson frit, de n'éprouver aucun remords et d'écraser de son propre chef les derniers fantômes d'espoir qui subsistent au fond de soi.

Carl entra dans la chambre du mourant pour lui lire les dernières pages d'une bible dont il avait entrepris de lui faire la lecture au début de sa maladie. L'infirmière ne l'ayant pas vu entrer, tout occupée qu'elle était à déchiffrer la dernière note au dossier d'une vieille dame atteinte d'un souffle au cœur dans la chambre adjacente, Carl ne pouvait pas savoir que le mourant était déjà mort lorsqu'il ouvrit le livre sur ses genoux pour lancer, comme c'était son habitude : « Ceux qui lisent un livre pour savoir si la marquise va épouser le vicomte seront déçus. »